Chronique

LE JAZZ DE L'ARCHÉOLOGUE

Les expositions de la Bibliothèque nationale sont en elles-mêmes des œuvres d'art. Elles sont disposées avec un goût spirituel. L'érudition s'étonne de se trouver des grâces décoratives. L'histoire devient un spectacle plein de magnificence. Des manuscrits splendides, des œuvres d'art inconnues, des tapisseries qui n'avaient jamais été exposées, font un amoncellement de richesses ingénieusement rapprochées. On voit des chefs-d'œuvre qu'on ne reverra plus. Une vitrine heureusement composée est elle-même un chef-d'œuvre éphémère. Les pièces les plus fameuses et les pièces les plus rares sont seules admises dans ce choix. M. Julien Cain et ses collaborateurs sont les dispensateurs de ce spectacle. Je crois que nulle part au monde, sauf dans les grandes expositions de Londres, on n'en voit de plus somptueux. Les collectionneurs, les musées étrangers, les bibliothèques et les villes prêtent généreusement leurs richesses. Mais le principal vient de chez nous.

C'est une exposition toute française qu'on peut voir en ce moment rue de Richelieu. Le sujet en est la musique, et je laisse aux musicographes le soin d'expliquer tout le plaisir qu'ils ressentent à lire de vitrine en vitrine cette prodigieuse histoire illustrée. Le catalogue, écrit par les meilleurs d'entre eux, est à lui seul un tableau complet du progrès de l'art en France. Je voudrais, plus modestement et tout en rêvassant, tracer pour le lecteur un plan sommaire à travers ce dédale.

L'idée des organisateurs a été de donner dans les deux longues rangées de vitrines qui de la gauche à la droite jalonnent l'aller et le retour une suite complète de textes; tandis qu'aux murs ils ont librement disposé des œuvres décoratives, qui font un décor. Dans les vitrines, nous rencontrons tout d'abord deux manuscrits insignes, l'un et l'autre sur ce vélin pourpre qui a pris au cours des siècles le ton de la feuille sèche, les lettres étant d'or et d'argent : l'un du sixième siècle est le psautier de saint Germain, apporté peut-être à Paris par le saint lui-même; l'autre, du neuvième siècle, est l'Evangéliaire de saint Denis. On a mis là ces livres illustres et vénérables entre tous, comme on sort les reliques un jour de procession. Mais voici tout auprès une Bible ouverte à une page que tout le monde connaît. Cette bible est celle de Charles le Chauve, et elle figure à la Bibliothèque sous le numéro 1 des manuscrits latins. La page, qui représente le roi David au centre, entre deux de ses compagnons et quatre autres figures, tout le monde l'a vue dans le petit volume de M. Gastoué sur *les Primitifs de la musique française*. Pour quiconque lit un peu, un des amusements de cette exposition, une des émotions peut-être, est de voir pour la première fois dans l'original ces exemples fameux dont les livres nous ont montré les reproductions. Cette charmante image de la Musique, assise sous un dais, sur un fauteuil supporté par deux cygnes, nous la reconnaissons. Elle a sur les genoux un tympanon, c'est-à-dire un psaltérion posé à plat, ou, si l'on veut, un instrument fait de cordes tendues dans un cadre, et qu'elle « tympane » avec de petites baguettes en marteau. Où l'avons-nous vue? Au début de l'*Histoire de la musique française* de Lavoix. Et dans cette vitrine placée dans l'embrasure d'une fenêtre, d'où vient que nous saluons comme une miniature connue ce concert qui illustre le psautier de René II de Lorraine? C'est que M. Gastoué nous l'a déjà montré. Voici les caractères arabes dans un cadre entre deux piliers du fond.

Malgré nous, en voyant ces tableaux d'où s'élève un concert, nous cherchons à l'entendre, comme un musicien solfie malgré lui une partition. Mais notre oreille étonnée a un peu de peine à croire nos yeux. Le quintette du roi David, dans la Bible de Charles le Chauve, est composé d'un psaltérion triangulaire, dont le saint roi joue en dansant. En haut à gauche, Asaph souffle dans un cornet; à droite Eman joue des crotales, qui ressemblent à des castagnettes montées sur des pincettes. En bas à gauche un personnage qui n'est pas nommé tient verticalement sur son genou un instrument qui ressemble à une viéle, à cela près que le manche se termine par une croix tréflée. Cet ancêtre archaïque de notre alto est d'origine septentrionale, et se nomme un *krwth*. Deux siècles plus tard, on le jouera avec un archet. Au temps de Charles le Chauve, on le pince. Enfin le dernier personnage, au bas et à droite, souffle dans un tuba. A la longueur de l'instrument, il est facile d'imaginer qu'il a un son grave. Le cornet au contraire doit être aigu et nasillard, comme la trompette du chevrier. Représentez-vous maintenant ces cinq instruments, une harpe, des pizzicati d'alto, des claquements de castagnettes, une corne et un trombone. On pourrait avec cela faire un jazz. Laissons passer deux siècles. Il devait régner dans cet ensemble une aimable liberté. La mode qui s'introduisit au onzième siècle de broder des vocalises sur un chant donné à la basse, dans un rythme libre, accentue encore la ressemblance. Et cette musique du jazz, à la fois primitive et compliquée, me paraît parfaitement convenir à un peuple qui était, lui aussi, sauvage et raffiné, comme le poème de Tristan.

A dire vrai, ces instruments, les uns venus du nord, les autres traditionnels, devaient être assez rudes. C'est seulement au temps des croisades que des timbres plus délicats nous sont venus d'Orient. Le luth est l'éoud arabe. Le nom du cor sarrasinois dit son origine. Les tambours sont empruntés aux infidèles et les nacaires dont le roulement sinistre faisait frémir les chevaliers. En même temps la flute, connue des anciens, puis oubliée, ressuscite. Tandis qu'on jette un coup d'œil sur tous ces manuscrits enluminés de scènes de musique, de très vieux vers reviennent à l'esprit. Et ces vers racontent justement les scènes qui sont peintes sous nos yeux. Voici dans un recueil de lais, la chantefable d'Aucassin et Nicolette. La musique de ce temps-là était mêlée aux histoires d'amour. Pour retrouver celui qu'elle aime, Nicolette se barbouille d'herbes noires et, changée en négresse, s'en va jouant de la viéle, comme Blondel avait fait pour retrouver son roi.

Sur un manuscrit des chansons de Thiébaut de Champagne, on voit un musicien jouer devant des princesse. Comment ne pas se rappeler le joli lai de Colin Muset, où les jongleurs, chantant :

> En leur viéle vont les lais viélant
> Que Tristan fit, que Yseut aima tant.

A la fin d'un banquet, les invités prenaient part au concert. On nous les décrit, montrant chacun ce qu'il sait faire. L'un prend sa viéle, celui-ci une flûte, celui-là un chalumeau, c'est-à-dire un hautbois : « et cet autre rechante et note — ou à la lyre ou à la rote ». Il était recommandé au jeune chevalier de ne pas trop se faire prier.

Dans ces manuscrits du treizième siècle, vous en verrez un qui, sous la vitrine, porte une chaîne. A ce signe, ceux qui ont un peu voyagé en Italie reconnaîtront un prêt de la Laurentienne de Florence : bibliothèque unique, où jusqu'à ces derniers temps les manuscrits les plus rares étaient à la libre disposition du lecteur, retenus seulement par ces chaînes. N'importe qui pouvait feuilleter le Virgile du quatrième siècle, le manuscrit A, ce que la poésie a peut-être de plus illustre. On a remis ces reliques dans les vitrines. Le manuscrit prêté ici est lui aussi précieux entre tous. C'est un recueil français fait pour Pierre II de Médicis et qui contient des œuvres de Pérotin le Grand.

Mais revenons à nos concerts. Le Breviaire de René II de Lorraine nous montre un concert au quinzième siècle. Il me semble plus humain que ce que nous avons cru entendre jusqu'ici. Une jeune femme assise touche de l'orgue. C'est un tout petit orgue, qu'elle tient sur ses genoux. De la main droite, elle touche le clavier; la main gauche, qui nous est cachée, doit faire mouvoir un soufflet. Quel son pouvait avoir ce joujou? Une autre musicienne joue d'un psaltérion posé à plat. Entre elles, une troisième joue d'une grande flûte droite. Trois autres musiciens jouent de la viole, le second de la trompette, et le troisième d'un tambour plat. Je compte pour rien le roi David qui tient sa harpe comme un chasseur tient son fusil à la bretelle. On se représente volontiers un duo de la flûte et de la viole, c'est-à-dire à peu près de l'alto, avec un accompagnement d'orgue, rehaussé çà et là, d'un pincement, d'un roulement, d'un accent de trompette. Et peut-être est-ce là trop être du vingtième siècle. Peut-être faut-il imaginer un chant confié au cuivre. Il y avait des virtuoses, et les oreilles ne craignaient pas les timbres épicés.

Presque partout nous retrouvons les mêmes éléments de l'orchestre. Il faut y ajouter ce curieux jeu de sept clochettes suspendues, qu'on voit dans le *Champion des Dames*, et qu'un bonhomme à longs cheveux et à longue barbe frappe de deux marteaux. Dans les Heures de Louis de Savoie, la Vierge allaite l'Enfant Jésus au milieu d'une sérénade d'anges. Mais c'est un concert intime, et en sonorités douces: une viole, pour le chant, et trois instruments pour accompagner : un luth, une harpe et un tambour de basque.

Les vitrines en retour sont consacrées à la musique du dix-septième et du dix-huitième siècle. Elle est plus familière au visiteur, et il est des pièces qui ont été souvent reproduites : le décor de la Finta Pazza, par exemple, avec le cadre de scène de Torelli en style rustique, avec un bandeau de bucranes ; Molière a joué dans ce cadre, et c'est assez pour le rendre émouvant. Mais il y a aussi des ouvrages à peu près inconnus. Le plus remarquable est le buste de Lulli par Coysevox. C'est peut-être le morceau le plus étonnant de l'exposition. Il est à Notre-Dame-des-Victoires, au-dessus du tombeau du musicien, à peu près invisible, et si peu connu qu'on le disait en marbre. Descendu avec l'obligeante permission du curé, qui a aussi la bibliothèque dans sa paroisse, Baptiste nettoyé est apparu en bronze, d'un caractère et d'une vigueur admirables : une trogne nègre d'arriviste féroce.

Il faut remercier M. David Weill d'avoir montré l'étonnant portrait aux deux crayons de Rebel par Watteau. Le musicien tâte le clavier de la main gauche, et écrit de la main droite. La tête levée, inquiète, attentive, encadrée d'une énorme perruque, semble écouter ce que dit le clavier et le transmettre à la plume. Le baron Henri de Rothschild a prêté les magnifiques tapisseries de Coypel qui représentent des scènes d'Armide. La magicienne portée sur un dragon verdâtre, griffu et écailleux, semble du haut des airs au comble de la fureur, tandis que les génies déménagent son palais. Ce déménagement est admirable. Un des ouvriers célestes vu de dos et n'ayant pour vêtement qu'un ruban rouge sur les reins emporte un tambour de colonne cannelée, encore enguirlandé de roses. Un autre, pliant sous le poids, mais toujours dansant et volant, emporte non seulement un tambour, mais un morceau d'architrave. Un troisième, qu'on voit de face, les yeux hagards, est le rustre de la bande. Il tient la colonne sur son épaule comme un portefaix. — Plus loin, Armide évanouie tombe tout d'une pièce, à cause de son corset. Un petit amour nu la reçoit dans ses bras, d'un geste dont la caresse va jusqu'à l'extrême familiarité. Un autre amour, pareillement rose, embrasse le genou de Renaud à peu près comme un épagneul mendie une caresse.

Il y a cent autres choses à voir, que le lecteur trouvera sans peine : par exemple, un très curieux exemple de musique bouffe, qui est un brevet de Louis XIV, chanté en style d'opéra : Louis par la grâce de Dieu, roi de France et de Navarre. Après un début de phrase majestueusement flexible, cette Navarre est haute comme ses montagnes. Enfin juste au centre, sur un haut lutrin de saint Gervais, deux immenses antiphonaires sont l'œuvre d'enlumineurs parisiens, encore très mal étudiés, du dix-septième siècle. A vrai dire, on ne sait à peu près rien d'eux. L'une des pages qu'on nous montre représente un très beau bouquet de fleurs. L'autre est une bordure de rinceaux de fruits et de cornes d'abondance, avec des têtes d'anges, à qui leurs six ailes blanches font des corolles. Dans cette bordure sont pris des médaillons, qui représentent des paysages en camaïeu de carmin. L'ensemble est extraordinairement somptueux. Puissent ces belles pages persuader aux visiteuses de ne plus découper les feuilles d'antiphonaire, comme c'était naguère la mode, pour en faire des abat-jour.

HENRY BIDOU.

ÉCHOS ET INFORMATIONS

IL Y A UN DEMI-SIECLE

Lu dans le *Temps* du jeudi 27 décembre 1883 :

× *Hier matin, à Birkenhead, a eu lieu l'explosion d'une machine infernale. Cette explosion, par les dégâts qu'elle a causés aux maisons du voisinage, rappelle en tous points les récentes explosions de Londres, de Liverpool et de Glasgow.*

× *Nous reproduisons, à titre de curiosité, l'avis suivant publié par le* Cri du peuple : *« On nous annonce l'apparition d'un journal anarchiste,* l'Explosion, *qui s'imprime à Genève. »*

× *La dernière première de l'année aura lieu au théâtre Beaumarchais, avec* Fiche-Ton-Kin, *revue en trois actes et sept tableaux, de M. Henry Buguet.*

Michelson et Einstein. — Le monde scientifique américain est profondément secoué par la publication posthume des dernières recherches du professeur Albert B. Michelson. Ses ultimes expériences faites à Pasadeña en Californie auraient en effet démontré que la vitesse de la lumière, loin d'être constante, subit des fluctuations. Cette constatation, qui détruit une loi considérée comme acquise, a, entre autres conséquences, celle d'ébranler toute la théorie d'Einstein sur la relativité qui était précisément basée sur les précédentes recherches de Michelson qui tendaient à démontrer la vitesse constante de la lumière.

Le professeur Einstein, actuellement attaché à l'université de Princeton, a naturellement été interviewé à ce sujet. Il a déclaré que les expériences de Michelson avec un nouvel appareil avaient été faites à des heures du jour différentes et que ce phénomène n'avait pas de rapport avec la théorie de la relativité.

Le fonctionnement du service postal pendant les fêtes du nouvel an. — La marche des services postaux pendant la période du nouvel an a été, dans ses grandes lignes, fixée comme suit :

Les dimanche 31 décembre et lundi 1er janvier tous les guichets des bureaux de poste et de leurs succursales resteront ouverts, de 8 heures à 11 heures ou midi, suivant leur importance.

L'acheminement des correspondances sera effectué dans les mêmes conditions qu'aux jours ouvrables; les levées de lettres auront lieu aux mêmes heures.

La distribution postale sera assurée partout suivant le même horaire que celles de la semaine.

L'ancien calendrier du Pérou. — En examinant, dans les collections du musée d'ethnographie du Trocadéro, l'étoffe dite de Paracas, trouvée en 1910 dans une tombe de cette partie de la côte péruvienne et considérée jusqu'ici comme un linge rituel, M. Adrien Fedorovsky, chef du laboratoire, a eu la surprise de se trouver en présence de ce qui serait l'antique calendrier péruvien, d'une importance exceptionnelle pour l'étude et la compréhension de cette culture étrange à base d'astronomie. Le docteur Paul Rivet, directeur du musée, a encouragé le jeune savant à poursuivre son travail de déchiffrement.

Les plus belles étrennes. — C'est un récepteur de T.S.F. Mais ce n'est pas n'importe quel récepteur de T.S.F. On ne prête jamais trop d'attention à la qualité. Examinez, écoutez les superhétérodynes Radio L.M.T. avant de fixer votre choix. Vous vous convaincrez en allant 56, avenue des Champs-Elysées, que le récepteur le meilleur est loin d'être le plus cher. Et vous profiterez, au surplus, de la garantie que seule une firme aux moyens puissants comme Le Matériel Téléphonique peut vous offrir.

Naissances

— La vicomtesse de Rosmorduc, née Lannoy, a heureusement mis au monde une fille Gwennolée.

Fiançailles

— Nous apprenons les fiançailles de Mlle Geneviève de Chambost de Lépin avec le lieutenant de vaisseau Pierre de Cevins.

Mariages

— Le mariage de Mlle Lily Cicurel et de M. P. Mendès-France, député de l'Eure, a été célébré aujourd'hui à la mairie de Louviers.

Les témoins étaient, pour le marié : M. Edouard Daladier, ancien président du conseil, ministre de la guerre, et M. Georges Bonnet, ministre des finances.

Pour la mariée : M. Elie Toriel, chevalier de la Légion d'honneur, et M. Joseph Cicurel.

Il n'a été envoyé aucun faire-part.

Nécrologie

— Le cercueil contenant les restes du jeune Jean Renard, fils de M. Edouard Renard, préfet de la Seine, qui a trouvé une mort tragique dans un accident d'aviation, a été transporté à la gare de Clermont-Ferrand dans un fourgon qui a été accroché au train de Nîmes, où a eu lieu l'inhumation dans un caveau de famille. Ajoutons que, pendant toute la journée d'hier, de nombreuses personnalités parisiennes et des amis du jeune Renard ont tenu à témoigner au préfet de la Seine la part qu'ils prennent au deuil cruel qui vient de le frapper. Les membres du gouvernement, de nombreux parlementaires, les élus de Paris et du département de la Seine ont été particulièrement empressés à apporter à M. Edouard Renard l'expression de leurs vives sympathies.

— On annonce la mort du *professeur Ch. Porcher*, inspecteur général des écoles vétérinaires, correspondant de l'Institut, officier de la Légion d'honneur, survenue à Paris, 61, boulevard des Invalides, le 24 décembre.

— Nous apprenons avec regret la mort subite de *M. Adrien Caro*, directeur des services londoniens de l'*Agence économique et financière*. M. Caro était un journaliste de talent et entouré dans les milieux politiques et financiers anglais d'estime et de sympathie.

— On nous prie d'annoncer le décès de *M. Albert Royer*, secrétaire général de la Société des aciéries de Micheville, Croix de guerre, victime de la catastrophe de Lagny. Les obsèques auront lieu jeudi 28 du courant, à 10 h. 30, à Margut (Ardennes).

— Les familles Louis Deguingue et Edmond Lombard ont la douleur de faire part de la mort accidentelle de leurs enfants et petit-fils, *M. Raymond Deguingue, Mme Raymond Deguingue*, née Simone Lombard, et *Gérard Deguingue*. La levée des corps aura lieu à Paris, 6, quai Henri-IV, mercredi 27 du courant, à 11 heures. Les obsèques seront célébrées en l'église Notre-Dame d'Epernay (Marne), jeudi 28 du courant, à 10 h. 30. Inhumation à Dizy-Magenta.

— On annonce la mort de *M. Henri Durieu de Lacarelle*, fils du comte Durieu de Lacarelle et de la comtesse, née Lur-Saluces, décédé à la suite d'un accident d'automobile.

— On nous prie d'annoncer la mort de *M. Léon Jarre*, décédé à Besançon, le 13 décembre, dans sa 67e année. Il était le père de M. Michel Jarre, de Mme Henri Janet et de Mme Paul Melroy. Il ne sera pas envoyé de faire-part.

— Nous apprenons la mort de *M. Maurice Inard d'Argence*, maire de l'Arbresle, chevalier de la Légion d'honneur. Les obsèques auront lieu à l'Arbresle, mercredi 27 décembre.

— On nous prie d'annoncer le décès de *Mme Solacroup*, née Hébert. Ses obsèques auront lieu jeudi 28 du courant, à 10 heures, en l'église Saint-Augustin, où l'on se réunira. Ni fleurs ni couronnes.

De la part du général et Mme Huet, de M. et Mme Jacques Zeiller, de Mme Frédéric Ogerau, du commandant et Mme Léon Lefébure, de Mlle Solacroup, ses filles et gendres.

— On annonce de Dijon la mort de *Mme Edmond Gauthier*, pieusement décédée le 21 décembre, dans sa 89e année. Elle était la mère et la grand'mère de M. Paul Gauthier, ministre plénipotentiaire, de Mlle Marie-Thérèse Gauthier, de M. Francis Jeannot, notaire honoraire, de Mme Francis Jeannot et leurs enfants.

Nouvelles diverses

— Le 27 décembre, à 14 h. 30, le cardinal Verdier et M. de Monzie, ministre de l'éducation nationale, inaugureront, dans l'église Saint-Christophe (de Javel), 28, rue de la Convention, les grandes fresques de J. Martin-Ferrière, œuvre remarquable représentant la vie du saint patron des automobilistes, en 12 panneaux de 5 mètres sur 8.

— Tous les amateurs de bonbons de chocolat connaissent le magasin de Debauve et Gallais, anciens fournisseurs des rois de France, 30, rue des Saints-Pères.

Leur élégant coffret à l'écusson de France est toujours le cadeau le plus apprécié.

— Charvet, chemisier, 8, place Vendôme, serait très heureux de votre visite, pour vous soumettre ses collections et nouveaux prix.

— Lancel est une marque.
Ses prix sont incomparables.
Tous les cadeaux pour le Jour de l'An.
Deux adresses : 3, boulevard des Italiens, et place de l'Opéra.

FAITS-DIVERS

Les accidents de la circulation. — Au passage à niveau de Nointel (Oise), sur la route nationale n° 1, vers 20 heures, M. Bernard Bazza, ébéniste, demeurant 4, rue d'Avron, à Paris, qui conduisait une automobile où se trouvaient trois de ses amis, aperçut trop tard la barrière fermée. La voiture, après avoir brisé cette barrière, dérapa sur le verglas et fit un tête-à-queue. A ce moment arrivait un train venant de la gare de Paris-Nord. M. Bazza appuya sur l'accélérateur et put éviter le convoi; mais l'un des occupants, M. Carlo Carlandi, né le 8 mai 1899, à Milan, demeurant avenue de Taillebourg, à Paris, qui avait sauté de l'automobile, fut écrasé par le train.

— Une automobile, dans laquelle avaient pris place deux jeunes gens, MM. Henri Durieux de Lacarelle, domicilié au château de Lagrillère, à Châtel-de-Neuvre, et Hubert de Contenson, fils d'un officier supérieur de cavalerie, traversait le passage à niveau de Patry, lorsque le véhicule fut pris en écharpe par un train départemental allant à Bourbon-l'Archambault. L'avant de l'automobile fut complètement arraché et les voyageurs projetés à quelques mètres. On releva deux cadavres.

— Route de Vannes, près du bourg de Sautron (Loire-Inférieure), une camionnette conduite par M. Louis Poiron, quai de la Fosse, à Nantes, a, par suite de la brume, tamponné deux piétons qui ont été projetés à une dizaine de mètres. L'un d'eux, M. Joseph Rousseau, 24 ans, a été tué sur le coup. L'autre, M. Emile Bretecher, a eu les jambes brisées et des contusions multiples. Ses jours semblent en danger.

— Sur la route nationale, entre Meyrargues et Peyrolles (Bouche-du-Rhône), on a découvert le corps de M. Pierre Arucieux, secrétaire de la mairie de Peyrolles. L'enquête de la gendarmerie et les constatations médicales font présumer que M. Arucieux a été tué par une automobile dont les occupants se sont enfuis.

BULLETIN MÉTÉOROLOGIQUE
DE L'OFFICE NATIONAL

I. — *Le temps du 25 au 26 décembre, à 7 heures.*

Maxima: Bayonne +13°, Antibes 12°, Perpignan 10°, Brest 9°, Royan-la Coubre, Marseille-Marignane 4°, Bordeaux 3°, Toulouse 2°, le Havre, Lyon 0°, Rennes, Tours, Nancy —1°, Valenciennes, Calais-Saint-Inglevert, Paris (O.N.M.), Dijon, Strasbourg —2°.

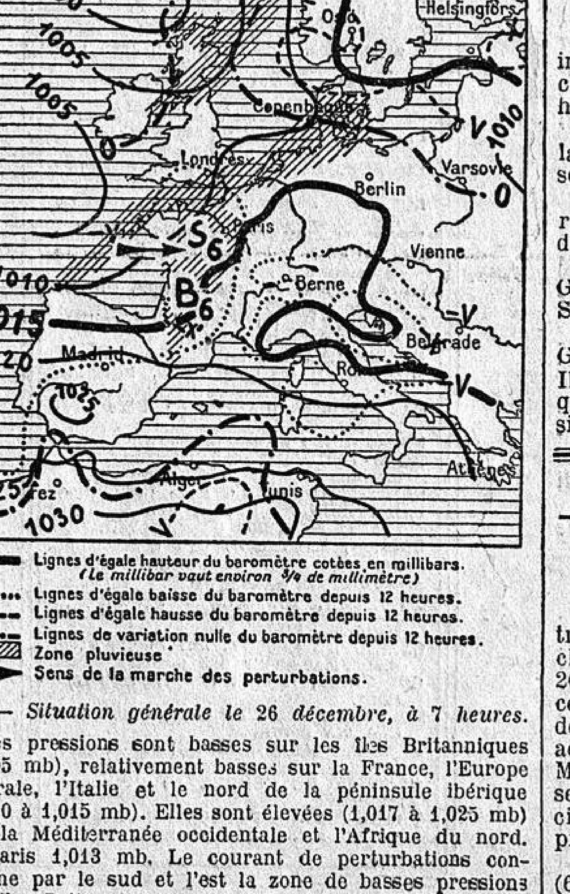
Minima: Bayonne +9°, Brest 7°, Antibes 5°, Royan-la Coubre 3°, Bordeaux 2°, Pau-ville 0°, Toulouse, Perpignan —1°, Paris (O.N.M.), le Havre, Rennes, Marseille-Marignane, Lyon, Besançon —2°, Calais-Saint-Inglevert, Tours, Dijon, Nancy, Strasbourg —3°, Valenciennes —4°, Clermont-Ferrand —6°.

Vent sur les côtes le 26 décembre, à 7 heures: Calais-Saint-Inglevert calme, le Havre est 3 m., Ouessant ouest-sud-ouest 7 m., Rochefort sud 3 m., Bayonne ouest 5 m., Cherbourg ouest 3 m., Sète est 3 m., Antibes ouest 5 m.

Etat de la mer le 26 décembre, à 7 heures: Calais-Saint-Inglevert belle, Antibes calme, le Havre, la Hague, Sète peu agitée, Ouessant, Royan-la Coubre, Socoa agitée.

Pluies des 24 heures le 26 décembre, à 7 heures: traces à Paris-le Bourget, Paris (O.N.M.), Angers, Cazaux, Pau-ville, Bayonne, Lyon, Saint-Inglevert, 1 mm. Chartres, Cherbourg, Rennes, Bréhat, Avord, Bordeaux, Nantes, 2 mm. Orléans, la Hague, Tours, Châteauroux, 3 mm. Poitiers, 5 mm. Rochefort, 6 mm. le Havre.

Situation barométrique et perturbations le 26 décembre, à 7 heures



II. — *Situation générale le 26 décembre, à 7 heures.*

Les pressions sont basses sur les îles Britanniques (1,005 mb), relativement basses sur la France, l'Europe centrale, l'Italie et le nord de la péninsule ibérique (1,010 à 1,015 mb). Elles sont élevées (1,017 à 1,025 mb) sur la Méditerranée occidentale et l'Afrique du nord. A Paris 1,013 mb. Le courant de perturbations contourne par le sud et l'est la zone de basses pressions des îles Britanniques.

3. — LE TEMPS. — 27 décembre 1933

III. — *Evolution probable de la situation jusqu'au 27 décembre, à 18 heures.*

Le système nuageux S6, qui est lié à la baisse B6 (voir carte), et couvre actuellement la moitié ouest de la France, se déplacera vers l'est-nord-est et traversera tout le pays au cours des trente heures à venir.

En conséquence, en France, pour la journée du 27 décembre:

a) Vent. — Dans la moitié ouest: secteur sud-ouest modéré, passant à nord; dans le quart nord-est: variable faible, passant à est modéré. Ailleurs: secteur sud-ouest modéré.

b) Etat du ciel. — Dans la moitié ouest: ciel couvert avec pluie, devenant trois quarts couvert ou couvert avec éclaircies et averses; dans le quart nord-est: ciel couvert avec neige suivie de pluies intermittentes. Ailleurs: ciel se couvrant avec neige suivie de pluie, et devenant ensuite trois quarts couvert avec éclaircies et averses.

c) Température. — Dans toute la France: en hausse. Région parisienne:

IV. *Prévisions pour la soirée du 26 décembre et la nuit du 26 au 27 décembre.*

Vent faible de sud-ouest, passant à nord-est, ciel couvert avec pluies intermittentes. Température en hausse.

V. — *Prévisions pour la journée du 27 décembre.*

Vent faible du secteur nord-est, ciel couvert avec pluie intermittente, devenant trois quarts couvert ou couvert avec éclaircies et averses.

LES SPORTS

NATATION

Jacques Cartonnet remporte la 25e Coupe de Noël

Dix-neuf nageurs traversèrent hier la Seine, en aval du pont de la Concorde, de la rive droite à la rive gauche, pour conquérir la coupe de Noël. La température de l'eau, inférieure à zéro degré, rendit l'épreuve pénible. Le jeune champion Jacques Cartonnet prit la première place, ayant mis 3 minutes 9 secondes pour traverser le fleuve. Rousset se classa deuxième à 2 secondes, Altmeyer troisième à 25 secondes, etc.

La coupe Moebs, classement par équipe, fut attribuée au S.C.U.F. (Sporting-Club Universitaire de France).

MM. Adolphe Chéron, sous-secrétaire d'Etat à l'éducation physique; Dramard et Pierre Bardel, félicitèrent les nageurs de leur performance.

FOOTBALL

Le championnat de France professionnel

Voici les résultats des matches disputés hier :

Stade Rennais bat S.O. Montpellier	2 buts à 1
Excelsior A. C. bat O. G. C. Nice	3 buts à 1
S.C. Fives bat S.C. Nîmes	4 buts à 3
F.C. Sètes bat C.A. Paris	3 buts à 2
Ol. Marseille bat A.S. Cannes	4 buts à 0
U.S. Servannaise bat Amiens A.C.	3 buts à 1
R.C. Roubais bat R.C. Calais	1 but à 0
F.C. Rouen et U.S. Tourcoing (match nul)	1 buts à 1
Havre A. Club bat U.S. Valenciennes	3 buts à 2

Le classement des clubs qui prennent part au championnat de France professionnel de football s'établit alors ainsi :

Première division

1. Sète	15 matches,	22 points
2. Fives	14 —	20 —
3. Marseille	14 —	20 —
4. Rennes	15 —	17 —
5. Lille	14 —	16 —
6. Excelsior	15 —	16 —
7. Antibes	15 —	15 —
8. Montpellier	14 —	15 —
9. Sochaux	15 —	13 —
10. Paris (Racing)	14 —	13 —
11. Nîmes	15 —	12 —
12. Cannes	15 —	12 —
13. Nice	15 —	9 —
14. Paris (C.A.P.)	14 —	4 —

CYCLISME

Les grands prix de Noël au Palais des Sports

Ces grands prix se composent d'une épreuve internationale de vitesse sur 1,000 mètres et d'un championnat de demi-fond disputé sur une heure.

La première de ces épreuves, dont c'était hier la 13e édition, comportait quatre séries et deux séries de repêchages.

Les vainqueurs des quatre séries et des deux repêchages, furent les coureurs Scherens, Gérardin, Honeman, Richter, Jézo et Faucheux.

Dans les demi-finales, triomphèrent Scherens, Gérardin et Honeman. Le vainqueur définitif fut Scherens, suivi de Gérardin à une roue.

C'est le stayer Moeller, qui remporta le 10e Grand Prix de Noël (demi-fond sur une heure). Il couvrit 69 kil. 600 dans les 60 minutes. Lacquehay prit la seconde place, à 60 mètres, Grassin et Paillard furent troisième et quatrième.

HIPPISME

Courses à Vincennes

L'épreuve principale d'hier était une course au trot monté, de 50,000 francs (2,825 mètres), pour chevaux de 4 et 5 ans ayant gagné au moins 20,000 francs. Huit concurrents ont pris part à cette course, qui a été menée vivement, dès le départ, par Glanké, serré de près par deux de ses adversaires, dont le favori Hope III (9 francs), à M. Cabrol, qui le rejoignait en face, pour le dépasser entre les derniers tournants et le battre facilement. Derrière eux, la troisième place était prise par Gaël.

Autres gagnants : Iota II (32 fr. 50); Inaudi D (6 fr. 50); Hossegor II (11 fr. 50); Fragson (53 fr. 50); Gare de Messei (13 fr. 50).

FEUILLETON DU *Temps*
DU 27 DÉCEMBRE 1933

LA MUSIQUE

AU THEATRE DE LA PORTE-SAINT-MARTIN : première représentation de « Valses de Vienne », opérette en trois actes et sept tableaux de MM. Mouézy-Eon et J. Marietti, couplets de M. Max-Eddy, d'après MM. Wilner, Reichert et Marischka, musique de Johann Strauss père et fils, adaptation musicale de MM. Korngold et E. Cools.

AU THEATRE LYRIQUE DU MOULIN-ROUGE : première représentation de « Victoria et son hussard », opérette en trois actes, livret français de MM. André Mauprey et R. Coens, musique de M. Paul Abraham.

Deux nouveaux ouvrages de musique légère, importés de l'étranger, ont été représentés pour la première fois la semaine passée à Paris. Quand nous serons à cent...

Au théâtre de la Porte-Saint-Martin, on nous offre une sorte d'illustration scénique des valses des deux Johann Strauss. Le spectacle brillanté, encadré avec art, conduit de façon irrésistible par M. André Baugé, dégage le plus vif agrément.

On aurait mauvaise grâce à se plaindre de la transformation du Moulin-Rouge en théâtre d'opérettes. Malheureusement, *Victoria et son hussard*, qui a inauguré le genre actuel de l'établissement, est l'un des plus bas produits de l'industrie dramatique d'à présent.

Nous espérions trouver à ces deux pièces lyriques un intérêt plus neuf, moins court. Faut-il donc nous résigner au retour offensif, offensant, de fades procédés qu'on croyait à leur déclin ?

Nous devons pourtant convenir que dans *Valses de Vienne* revit toute la force d'enchantement des danses de Strauss, qui enivrèrent les générations précédentes. M. Maurice Lehmann, directeur du théâtre de la Porte-Saint-Martin, leur a prêté des enjolivements scéniques de toutes sortes. Pour les décors et les costumes, il a fait appel au talent précieux et faussement naïf de Mme Marie Laurencin. Il a confié les rôles principaux à des comédiens lyriques de premier rang. Il s'est rapproché de la manière de M. Max Reinhardt pour établir une mise en scène pleine de goût, de verve et d'entraînement. C'est le triomphe du savoir-faire.

Dans chacune de leurs nombreuses valses, Johann Strauss et son fils ont probablement inscrit un moment de leurs existences respectives. Les six librettistes de *Valses de Vienne* — car ils sont six — se sont-ils préoccupés de préciser les images intimes de la vie et de la sensibilité que les rois de la valse ont enfermées dans leurs compositions ? J'en doute.

En ajustant pour chaque scène de leur comédie les danses des deux célèbres musiciens autrichiens, les auteurs de *Valses de Vienne* n'ont eu pour ambition positive que de divertir le grand public. Ils ont fabriqué une opérette sur le moule de *Chansons d'amour*, sans trop se soucier de la psychologie ni de la biographie connues de leurs héros. Les épisodes qu'ils ont imaginés correspondent peu à la réalité des faits et aux sentiments exprimés par les Johann Strauss dans leurs chants. Nous sommes en présence d'une libre traduction plastique des danses straussiennes. Dans l'aventure qui nous est contée, l'intervention des valses n'est motivée que par l'ingéniosité et la fantaisie.

Grâce à la confection de ses mille-feuilles et de ses tartes aux oignons, le pâtissier Ebeseder a conquis à Vienne une renommée et presque la richesse. Il fait donner des leçons de piano à sa fille Rési par le fils du fameux roi de la valse, Johann Strauss. Un tendre sentiment unit le jeune professeur à sa délicieuse élève. Mais Léopold, le fils du tailleur de la cour d'Autriche, s'est épris de Rési. Son père Wessely fait une demande en mariage dans les règles. Ebeseder accorderait volontiers la main de sa fille au prétendant. Rési, attachée secrètement au jeune Johann Strauss, recule autant qu'elle peut ses fiançailles avec Léopold. Pourquoi faut-il que le pâtissier Ebeseder ne veuille pas pour gendre d'un compositeur famélique? Pour comble d'infortune, Johann Strauss père est jaloux des premiers succès de son fils. Il reproche au débutant ses audaces harmoniques, et ne fonde aucun espoir sur l'avenir du fantasque novateur issu de son sang. Une comtesse moscovite prend pitié de l'artiste persécuté de toutes parts. Elle est aussi intéressée par la figure romantique du jeune homme que par ses compositions caressantes et osées.

Tous les personnages se rencontrent au deuxième acte dans l'établissement où Johann Strauss l'ancien dirige l'orchestre qu'il a formé. La comtesse Olga arrive, flanquée de son féroce fiancé, le prince Gogol. Elle a fait appeler d'urgence Johann Strauss senior à l'ambassade de Russie. Pendant l'absence de son père, Johann Strauss junior pourra se révéler à la tête des instrumentistes. Dans le même moment, Rési exige que le compositeur renonce à son art pour devenir pâtissier. Ils pourront ainsi se marier. Johann Strauss junior choisira-t-il la confiserie ou la musique ? Obéissant à son démon intérieur, il se décide pour l'art sonore. Il profite de la circonstance créée par la comtesse, et conduit à l'orchestre ses œuvres. On l'acclame longuement. De dépit, Rési annonce qu'elle épousera dans la semaine Léopold Wessely. Sur ces entrefaites survient Johann Strauss senior. Il comprend qu'on s'est joué de lui, et rompt brutalement avec son fils.

Au troisième acte, Johann Strauss II est en pleine vogue, tandis que son père est rejeté à l'ombre et à l'oubli. La comtesse, rayonnante, fait visite à son protégé. Johann la reçoit avec une grande réserve. Il lui dit qu'il est peu de chose par lui-même et qu'il tient toutes ses idées musicales de son père. Désappointement de l'aristocrate slave. Mais on frappe à l'extérieur. Johann introduit précipitamment la comtesse Olga dans sa chambre. Rési apparaît. Elle n'a pu se déterminer à épouser Léopold. Elle aime toujours Johann. Nouveaux coups à l'entrée. Ebeseder, Wessely, Léopold et le prince Gogol se montrent. Rési se cache dans la même chambre que la comtesse. Le prince Gogol écume de rage. Il a fait suivre sa fiancée. Il est convaincu qu'elle est montée chez le compositeur à la mode. Il somme Johann d'ouvrir la pièce où la comtesse est tapie. Pour sauver l'étrangère, Rési pousse la porte et se dresse devant le prince frénétique. A la mine déconfite de Léopold, Gogol éclate de rire. Tout s'arrangera le mieux du monde. Les deux Johann Strauss se réconcilieront. Léopold se mariera avec une pétulante servante d'Ebeseder, Johann Strauss II avec Rési, et la comtesse Olga trouvera auprès de Johann Strauss père les consolations qu'elle demandait à Johann Strauss fils.

Comme vous le voyez, cette intrigue vaudevillesque est des plus embrouillées. N'y cherchons pas un récit exact des événements tels qu'ils se sont passés, tels qu'ils ont été décrits dans les biographies allemandes des Johann Strauss par Ernst Decsey et Richard Specht. Pour vous donner une idée des libertés prises par les librettistes de *Valses de Vienne*, rappelons simplement que Johann Strauss junior avait été nommé chef d'orchestre des bals de la cour avant même d'avoir atteint l'âge de dix-neuf ans, et qu'il épousa, en 1863, — alors que son père était mort depuis 1849, — la cantatrice Jetty Treffz et non la petite pâtissière Rési Ebeseder. Mais on ne demande pas à une opérette de se conformer à la vérité historique, bien que certains épisodes de *Valses de Vienne*, comme la jalousie qui divise le père et le fils, aient été empruntés à la réalité. Tant dramatiquement que musicalement, la version française diffère d'ailleurs de façon sensible des versions allemande et anglaise.

Pour bâtir la partition, MM. Korngold et Cools avaient un ample choix parmi les matériaux amoncelés par les rois de la valse. Songez que Johann Strauss père a laissé cent cinquante cahiers de valses et de galops, et Johann Strauss fils environ cinq cents morceaux de danse et une dizaine d'opérettes. On pouvait même avoir recours aux compositions des deux autres fils de Johann Strauss l'ancien, Joseph et Edouard Strauss, qui suivirent avec ardeur les traces paternelles et eurent leur part de gloire dans cette branche populaire de la musique.

Nous n'entendons pas dans *Valses de Vienne* les pages originales de Johann Strauss. MM. Korngold et Cools n'ont recueilli que les motifs de valses célèbres comme celle qui est extraite de l'opérette *Cagliostro*, comme *Vie d'artiste, Feuilles du matin, Soirée de Vienne, Histoire de la forêt viennoise, Vin, femmes et musique, le Beau Danube bleu*, etc. Toutes ces pièces ont été réinstrumentées, rajustées, rajeunies, bien reliées entre elles. Aucune valse de Johann Strauss ne nous est restituée dans sa version primitive entière. On ne nous donne que des phrases détachées, des lambeaux mêlés d'éléments composites. En maints passages, les mouvements ont été altérés. C'est ainsi, par exemple, que dans un duetto en forme de fox-trot, vers la fin du premier acte, on aurait bien de la peine à reconnaître le thème initial et le tour particulier à Johann Strauss.

J'ajoute que les vers des couplets ont été plaqués à faux sur les lignes ondoyantes des valses, des polkas, des quadrilles, et que, malgré l'habileté consommée des adaptateurs musicaux, la voix humaine ne fait, la plupart du temps, que « doubler » les cordes. Il subsiste peu de la fraîcheur des idées, de l'harmonie et de l'orchestration inventives des textes originaux. La sentimentalité galante, la mollesse élégiaque, l'exubérance naïve des premiers modèles ont presque totalement disparu dans cette revision hardie.

Il me paraît enfin que sur les volumineux herbiers straussiens on aurait pu prélever des fleurs aux teintes plus vives, plus rares et dont le parfum s'est moins dissipé. Le musicien du *Beau Danube bleu* n'est mort qu'en 1899. Il avait assisté aux révolutions qui s'étaient faites dans les goûts et dans la littérature lyrique. L'influence de Richard Wagner avait mordu sur ses dernières productions. N'aurait-on pas dû faire meilleur usage de ces valses « wagnérisées », *Kaiser Walzer, Gross-Wien, Rathausball, Seid umschlungen, Millionen*, où percent de délicates recherches d'écriture? Un opéra-comique comme *le Chevalier Paszmann* eût fourni à nos adaptateurs des pages pleinement ravissantes. J'omets à dessein les opérettes de Johann Strauss qui ont précédé : *la Reine Indigo, Carnaval à Rome, Cagliostro, Mathusalem, Colin-Maillard, la Chauve-Souris.*

Ne faisons pas fi des créations légères de la dynastie des Strauss. Elles ont séduit les plus grands maîtres. Pendant l'été de 1832, Richard Wagner, de passage à Vienne, s'exprimait ainsi sur le compte de Johann Strauss l'ancien : « Ce génie de l'esprit musical populaire viennois frémissait aux premières notes d'une nouvelle valse comme la pythonisse sur son trépied, et le véritable rugissement de l'auditoire, plus grisé de musique que de boisson, poussait la fougue du violoniste enchanteur à un degré presque inquiétant... » (1). Berlioz a payé de son côté un tribut d'admiration aux rois de la valse. Et Brahms, sur ses derniers jours, regrettait de n'être point l'auteur du *Beau Danube bleu*. Le savant critique musical de Vienne, Henslick, allait jusqu'à accepter pour chant national autrichien ce *Beau Danube bleu*, qu'il jugeait digne de figurer à côté de l'hymne de Haydn.

Il n'y a pas eu, à la Porte-Saint-Martin, de « rugissement de l'auditoire » pendant l'exécution des *Valses de Vienne*. A la tête de l'orchestre, M. Spandermann ne jouait pas du violon. Il se contentait d'entraîner les instrumentistes avec fougue et de leur indiquer des mouvements pleins de justesse et de variété. L'interprétation vocale et verbale de *Valses de Vienne* est d'une supériorité indiscutable. M. Maurice Lehmann recueille le bénéfice d'avoir groupé une troupe d'une éclatante homogénéité. Dans le rôle de Johann Strauss junior, M. André Baugé fait feu en tous sens. Non seulement il chante avec une souplesse et une richesse de moyens rarement atteintes; il compose aussi la figure de l'auteur du *Beau Danube bleu* en grand comédien épris de son métier. Au dernier acte, il se donne le luxe d'interpréter avec une technique et un style achevés de tous points une romance d'*Ariodant*, un opéra-comique de Méhul qui fut créé en 1798 sur le théâtre Favart. Cette mélodie : « Femme sensible, entends-tu le ramage... » était si familière à nos parents que la première phrase en était passée à l'état de proverbe. M. Pierre Magnier vieillit trop le visage de Johann Strauss père, qui est mort, comme on sait, à l'âge de quarante-cinq ans. Il y témoigne néanmoins, à chaque instant, d'une mordante autorité. M. Florencie a campé avec une large puissance comique le personnage du tonitruant prince Gogol. M. Castel a animé avec verve le rôle d'Ebeseder et a finement détaillé la valse *Vin, femmes et musique*. M. André Noël est fort réjouissant sous le masque de Léopold.

L'interprétation féminine est non moins à considérer. Mlle Lucienne Tragin, qui nous vient du théâtre de la Monnaie de Bruxelles, a fait sensation par ses notes suraiguës. Elle lance avec une facilité déconcertante un *contre-mi*. Elle serait capable de grimper encore à plus grande hauteur. La correction de ses traits, vocalises et trilles mérite une louange sans réserve. Mlle Tragin prête au rôle de Rési je ne sais quelle innocence de cœur, quelle pureté virginale. On la voit même danser sur les pointes. Je préfère ses prouesses vocales à ses prouesses chorégraphiques. Mlle Fanély-Revoil nous offre une vision charmante de la comtesse Olga. Voici une artiste qui, par sa belle voix, par son intelligence et sa sûreté de jeu, s'est classée en toute première place des troupes actuelles. Mlle Simone Lencret est une soubrette d'opérette idéale. J'ai déjà attiré l'attention sur ses enlevantes qualités. Mlles Andréa Percin, Colette Salomon et Finkelstein, flexibles, fuyantes, ailées, symbolisent, au dernier acte, les valses les plus connues de Johann Strauss. M. Sprintchana et ses douze tziganes ne font que deux brèves apparitions. Eux, du moins, ressentent avec la plus grande vivacité le rythme straussien.

Aurait-on pu prévoir que Johann Strauss provoquerait encore aujourd'hui de si forts engouements? Dans ce moment même on applaudit *la Chauve-Souris* au théâtre Pigalle, *Valses de Vienne* à la Porte-Saint-Martin et, en des établissements cinématographiques importants, deux films, où sont retracés les épisodes essentiels de sa carrière. La glorification est peut-être excessive, un peu trop ravageuse. La musique de Strauss est avant tout matière à danse. Dans *Valses de Vienne*, on l'a ostensiblement détournée de son sens. Il est vrai que l'ouvrage joué sur le théâtre de la Porte-Saint-Martin se rapproche beaucoup plus du music-hall que de l'opérette. Les valses de Johann Strauss ne sont amenées qu'au titre d'ornements; elles s'enroulent, pour ainsi dire, autour de la comédie-revue, comme des rubans, comme des serpentins jetés de la salle par l'orchestre en fête.

M. Maurice Catriens, qui a réussi de façon inespérée à la Gaîté-Lyrique avec *le Pays du Sourire*, exhibe au Moulin-Rouge une opérette de même farine, ou, plutôt, une dernière décoction de *la Veuve joyeuse* et de *No-No-Nanette*. Cela s'appelle *Victoria et son hussard*. Il s'agit d'une comtesse hongroise qui a cru que son fiancé, le capitaine Stefan Capeck, était mort et qui, lassée, a épousé Reginald Parson, ambassadeur des Etats-Unis à Tokio. Capeck n'était que prisonnier des Russes. Il reparaît dans la capitale japonaise et reproche avec véhémence à Victoria son manquement à la foi jurée. Reginald Parson est nommé à Moscou. Stefan Capeck suit l'ambassadeur et se livre, par désespoir d'amour, à ses ennemis soviétiques. Parson le délivre, divorce d'avec Victoria et permet à la comtesse hongroise d'être unie à celui qu'elle n'a pas cessé d'aimer. Il n'y a pas un grain de bon sens dans cette histoire faussement héroïque et qui côtoie constamment le mauvais goût.

La musique est due à M. Paul Abraham, le compositeur de *Fleur d'Hawaï*, qu'on joue à l'Alhambra. On ne peut mettre en doute les adresses de métier de M. Abraham. Parmi de nombreux czardas, valses, blues et fox-trots, on distingue un air qui ressemble à s'y méprendre à *No-No-Nanette*, une valse en forme de duo, « Pardon, madame », qui a déjà fait le tour de tous nos cabarets et dancings et un air, devenu rengaine, « Good night! ».

Une jolie femme, toute menue, Mlle Grazia del Rio, se sent à la gêne pour simuler les passions orageuses de Victoria et pour chanter ses couplets. Mlle Betty Spell a des entrains à ravir. Mlle Lily Palmer figure avec charme une petite Japonaise. MM. Peraldi et Pierrel ont de la tenue. M. Marcel Lamy est fort plaisant. M. Bringo, dont la ressemblance avec M. Saint-Granier est frappante, se livre à une folle acrobatie. Les décors et les costumes sont agréables et lumineux. Les girls de M. Max Rivers animent trop rarement de leurs danses le spectacle. Mais ne traitons pas de cette affaire avec sérieux.

Assisterons-nous indéfiniment à ce défilé d'opérettes étrangères, usées, affadissantes, remplies de lieux communs ? On a vraiment trop forcé la dose, cette saison. A aucune époque, peut-être, le public a eu les nerfs aussi peu délicats qu'aujourd'hui.

HENRY MALHERBE.

(1) Richard Wagner : *Ma vie*, traduction de N. Valentin et A. Schenk. (Plon, édit., tome Ier, page 106.)